

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 15

Artikel: Une belle fête revanche : (suite et fin)
Autor: Landry, John / [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

où, tout en vaquant consciencieusement à sa tâche, il s'initie aux us et coutumes de la Ville-Lumièr.

» Mais il n'oublie pas le pays ; il tient à y rentrer. En avisé Vaudois, n'ayant à compter que sur lui-même, il a prudemment serré au fond de sa valise, dès les premiers jours de son exil volontaire, les 40 francs nécessaires au voyage de retour.

» Et il laisse dans la Ville-Lumièr de bons amis avec lesquels, depuis, jamais les relations n'ont discontinué.

» Rentré en Suisse, M. Pache se distingue soit comme ouvrier, soit comme prote. Dès lors, son idéal est de produire de bon et beau travail ; il est trop admirateur des maîtres d'autrefois pour ne point vouloir suivre leurs traces.

» Nous avons eu tous l'occasion d'apprécier la bienfaisance d'ouvrages par lui parachevés. C'est avec amour qu'il s'occupe du choix des caractères, du format et de la qualité du papier.

» Ses patrons d'alors le reconnaissent et lui laissent pleine liberté d'agir, sachant qu'ils en bénéficieraient les tout premiers.

» Puis M. Pache fonde une maison ; c'est une nouvelle phase de sa vie qui commence, et non la moins agitée...

» Aujourd'hui, le modeste atelier du début est devenu une petite usine tout bourdonnante, où l'outillage le plus perfectionné est utilisé à l'impression et à la diffusion de multiples publications fort estimées.

» Constant Pache a beaucoup écrit dans ses moments de loisir. Nous l'avons souvent trouvé penché sur le papier à l'heure où pour nombre d'entre nous la journée est depuis longtemps terminée. Combien d'articles captivants relatifs au noble métier n'a-t-il pas fait paraître dans les « Archives de l'imprimerie », publication dont il est le fondateur, et dans les « Annales de l'imprimerie » !

» Je mentionne parmi les ouvrages dus à sa plume les notes biographiques sur les Estienne, relatant la vie de cette famille d'artistes pratiquant durant 160 ans l'art de l'imprimerie...

» Je cite aussi le très intéressant volume publié en 1905 à Bruxelles, intitulé l'« Art d'imprimer ». Le dit ouvrage est de grand luxe, composé avec des caractères élévés d'une fonte impeccable et richement illustré de divers bois curieux, collectionnés avec soin par l'auteur. — M. Pache traite dans ce beau travail du livre dans l'antiquité et le moyen-âge, de l'invention de l'imprimerie, des illustres typographes du XVI^e siècle, des progrès réalisés aux XVII^e et XVIII^e siècles ; puis, dans la 4^e partie, il parle de la fonte des caractères et du développement de la fonderie, de l'emploi des machines à imprimer qui remplacèrent les machines à bras, des derniers perfectionnements apportés dans la construction des presses modernes, etc.

» Cet ouvrage, qui fait honneur à son auteur, est épuisé dans le commerce et lui valut sa nomination d'Officier d'Académie.

» Enfin, on commettrait une omission en ne rappelant pas la gentille plaquette « Images lausannoises ». Sous le pseudonyme de « Père Grise » notre ami a réuni en quelques nonante pages une dizaine de délicieux croquis, écrits avec humour, dont la lecture provoque infailliblement une franche hilarité.

Nous nous faisons un plaisir d'en publier ci-dessous un récit. S.

LES ANES DE LA RIPONNE

Ayez pitié de ces pauvres bêtes,
Qui sont attachées par la tête
À l'écurie.

CELLES-CI ne le sont qu'à la barrière de bois installée *ad hoc* au pied du mur qui longe la route du Tunnel et « fortifie » à l'ouest la place de la Riponne. Ce sont en majorité des ânes, lesquels, afin de bien montrer leur dédain pour toute science et leur mépris pour toute discipline scolaire, tournent la croupe au temple somptueux où la jeunesse

universitaire voue à Minerve et aux Muses le culte qui leur est dû. Les filles de Jupiter ne s'offusquent point d'une telle insolence, et Mercure, qui fréquente la Grenette toute voisine, ne prend pas ombrage de cette injure aux dieux. D'ailleurs, nos ânes ne dédaignent ni Euterpe, ni Terpsichore, et souvent ils trompent l'ennui d'une très longue attente par des arpèges d'une originalité incontestable et des cabrioles absolument inédites.



Je professe pour l'ami de Sancho Pança et du prophète Balaam des sentiments de véritable affection. De tous nos domestiques quadrupèdes, il est le plus utile et aussi le plus mal récompensé de ses peines. Son noble frère, le cheval, n'a pas toujours un sort très enviable, mais, cependant, il est en général traité avec plus d'égards que maître Aliboron ; il faut l'avouer à notre honte, les habitants affairés des villes, les membres — hommes et femmes — de la société humaine, qui utilisent les créatures inférieures et les emploient à leur service personnel finissent par considérer les animaux comme si naturellement esclaves de l'homme, qu'ils leur refusent toute espèce de gratitude, lorsqu'ils ne poussent pas la tyrannique désinvolture jusqu'à les rouer de coups.

* * *

Jadis, étant enfants, nous avons tous lu, j'imagine, les *Mémoires d'un âne*, écrits par la comtesse de Ségur. C'était amusant, mais je donnerais volontiers un petit écu pour entendre les confidences des baudets de la Riponne. Il y en a surtout un gris, vieux philosophe à l'air grognon, qui ronge son frein et, parfois, frappe du sabot avec l'allure énergique d'un député soutenant un projet de loi peu solide. Ce baudet, sur le garot duquel le collier a laissé une trace parcheminée et glabre, doit avoir un trésor de souvenirs et d'expériences dont plus d'un bipède en culottes pourrait tirer profit. Son grand œil brun s'éclaire parfois de malice ou de colère, selon que la bêtise humaine ou la vilénie passent à son horizon. Il braie rarement, trouvant sans doute que l'existence ne vaut pas un solo de clarinette, et lorsque son habituel voisin, un jeune bourriquet d'allure sémillante, pousse en l'honneur de quelque ânesse insensible à ses oreilles noires, un hihan voluptueux, mon vieil ami secoue la tête et regarde le musicien d'un air profondément apitoyé.

Or, ce musicien est vraiment un bel âne, et la laitière qu'il amène en ville chaque matin, peut être fière de son attelage. Car un bel âne, quoi qu'en disent les sots, est une agréable bête. Celui-ci, avec son attitude parfois pensive et parfois batailleuse, ses oreilles veloutées, ses yeux intelligents, son pied de gentilhomme de bonne race, joli, léger, fin, aristocratique, est vraiment un délicieux animal. Sans doute son éducation a souffert d'une si gracieuse apparence. Ce bourriquet fut gâté. Il n'a pas pour ses camarades plus âgés et plus austères le respect dû à la sagesse laborieusement acquise. Il interrompt les graves mélodies des ânes par des « ciclantes » chromatiques dont le goût musical de l'assemblée n'est point flatté. Il a pour les chevaux un dédain moqueur. Il use de privautés avec sa maîtresse et ne se gêne point pour frot-

ter son museau rose contre les joues fraîches de la jolie laitière.

* * *

Plus loin, une braye ânesse somnole, indifférente à la vie ambiante. Elle songe, peut-être, aux nombreux rejetons dont elle a enrichi la société et à l'ingratitude de ses descendants. Et voici un baudet brun, dodu, pas très malin, serviable, mais qui doit, j'imagine, faire litière de toute prohibé pour satisfaire sa gourmandise.

L'âne en marchant, tournant la tête,

Du bout des dents mord aux navets,

disait Pierre Dupont. Ce baudet dodu est capable d'indélicatesses pareilles. Quant au maigre efflanqué, dont les jambes toujours agitées ruent à droite ou à gauche indifféremment, il m'a tout l'air d'un méchant drôle, et je ne lui confierais pas ma modeste personne. Mais cet individu de mauvaise mine est le seul de la bande. Et peut-être n'est-il pas même responsable de son caractère hargneux. Qui sait si ce n'est pas l'unique bénéfice qu'il ait retiré de son séjour parmi les hommes ? Qui sait si le maître ne l'a pas maltraité et « engrengé » pour toujours ? Car l'âne, n'en déplaise à M. de Buffon, n'est point, par sa nature, rétif, entêté, paresseux, et les coups ne lui inculqueront jamais le devoir d'obéissance, pas plus que le courage au travail. Au contraire, traité avec douceur, il étonne par son zèle et sa docilité. Et voilà pourquoi je ne voudrais pas accuser trop hautement le grand maigre à figure sournoise qui ronge de ses dents jaunes la barrière de bois, j'aurais, dis-je, quelque scrupule de l'accuser malgré le mauvais regard qu'il jette, de temps en temps à quelques « sans travail » discutant à voix basse le moyen de faire emplette d'une ou deux « roquilles de blanche ou de mêlé », pour les aller boire selon la coutume de ces philosophes.

C. Pache-Varidel.

Appréciation enfantine. — Une maman demande à la petite fille d'une de ses amies, à Josette, âgée de cinq ans, si elle consentirait à épouser — plus tard — son fils Pierre, qui a sept ans.

Josette hésite :

— Je voudrais bien, madame, mais je ne peux pas.

— Ah ! pourquoi donc ?...

— Parce qu'on ne peut pas se marier avec quelqu'un qui n'est pas de sa famille...

La dame bondit :

— Comment cela ?

— Bien sûr, répond Josette. Et la preuve, c'est que papa est marié avec maman, que grand-père est marié avec grand-mère et que mon oncle est marié avec ma tante... Alors, vous voyez bien...

UNE BELLE FÊTE REVANCHE

(Suite et fin.)

On arrive à Lausanne, le bronze gronde ! Au son des cloches, et à la voix du canon, le cortège se forme et s'allonge jusqu'à comprendre 3000 personnes ; il monte le Petit-Chêne. En tête, un peloton de recrues et les cadets de Lausanne, avec la musique militaire. La ville est pavoisée comme elle ne l'a jamais été et les devises soulignent l'importance de la journée ; partout on passe sous des arcs de triomphe.

Après avoir parcouru les principales rues, le cortège arrive à Montbenon, où la cantine de fête attend ses hôtes. Un banquet de deux mille couverts est servi et les discours commencent.

Le conseiller fédéral Fornerod ouvre la série en rappelant les difficultés rencontrées par la Compagnie d'Oron, qui a dû, comme les anciens, construire en tenant la truelle d'une main et l'épée de l'autre.

Le conseiller d'Etat Berney parle longuement des efforts du canton de Fribourg, qui a fait son chemin de fer contre vents et marées, et n'a pas craint de prendre une charge de 20 millions, énorme pour un petit pays agricole. Nos voisins, dit-il, ont parodié un mot célèbre en faisant connaître que le mot « impossible » n'est pas un mot fribourgeois. Il serait inutile de résumer ici les nombreux discours prononcés à la cantine, où personne ne pensait plus aux discussions d'autrefois et où l'on était tout à la joie.

On y entendit MM. Schenk, président du Conseil d'Etat de Berne, Pioda, du Tessin, Eytel, Duplan-Veillon, von der Veid, Philippin, de Neuchâtel, et beaucoup d'autres encore.

Le soir venu, on fit un nouveau cortège pour aller admirer l'illumination de la capitale; sur de nombreux transparents se lisaient des devises originales, sorties du cerveau des versificateurs lausannois :

*Sans une volonté de fer,
Fribourg n'aurait pas de chemin de fer.
Voici le chemin de fer
Qui relie dans ce jour
Berne au Pays de Vaud
Et Genève avec Fribourg.*

La rime n'est pas riche, mais celle qui eut le plus de succès était une grande affiche où se lisait en gros caractères :

*Il se fera!
Il ne se fera pas!
Il est fait!*

Une affiche, fraîchement écrite portait ces mots :

*On est si gai aujourd'hui,
qu'on ne peut marcher qu'en zig-zag.*

Mettons le point final sur cette belle journée en reproduisant la proclamation de la Municipalité de Lausanne à ses concitoyens :

« Chers concitoyens,

Il y a peu de jours, nous faisons appel à votre dévouement, nous vous adressons aujourd'hui nos remerciements et nos félicitations.

Vous avez dépassé notre attente. Lausanne s'est montrée digne d'être la capitale du canton de Vaud. Oui, notre Lausanne était belle, parée de ses habits de fête.

Mais, plus encore que ces ornements, l'accueil de la population laissera dans le cœur de nos Confédérés les plus profonds souvenirs.

Ils avaient pu voir de plus belles fêtes, ils n'avaient rencontré nulle part plus d'enthousiasme et de sympathie. Voilà ce qu'ils ne pouvaient se lasser de répéter.

Chers concitoyens !

Nous voudrions pouvoir remercier un à un tous ceux qui ont contribué à cette belle journée, mais il faudrait à ce titre remercier tout le monde.

Nous devons cependant une mention particulière au Comité d'organisation, qui a déployé un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge — à la jeunesse du Collège et de l'Ecole moyenne, qui ouvrirait si bravement le cortège — à la Musique militaire et à son excellent chef — aux artistes dont le talent s'est prêté avec tant d'abnégation à des œuvres dignes de durer plus d'un jour — à la Société du gaz et à son arc de triomphe, tout ruisselant de lumière.

Mais si la fête a réussi, si elle a dépassé tout ce qu'on avait vu jusqu'ici, à qui en sommes-nous redevables ? Il n'y a qu'une voix pour le dire, c'est aux dames de Lausanne. La grâce et le bon goût qui ont présidé à tous les décors ne nous étonnent point, mais nous devons rendre un juste tribut de reconnaissance à leur complaisante et infatigable activité.

Chers concitoyens, la fête est terminée, nos arcs de triomphe vont disparaître, nos guirlandes vont se faner, mais tout ne se flétrira pas avec elles. Il restera de ces belles journées quelque chose de bienfaisant et de durable, c'est l'union des cœurs. C'est elle seule qui a pu renverser les obstacles qui semblaient insurmontables, c'est à elle que nous devons l'accomplissement de l'œuvre magnifique que nous avons inaugurée.

Cette union survivra à la fête.

Le syndic, Le secrétaire,
DAPPLES. REGAMEY.

Il est inutile de rien ajouter à cette belle proclamation, qui résume si bien les sentiments des Lausannois.

On peut se demander quelle fut l'attitude des

partisans de l'ancien gouvernement hostiles à la ligne d'Oron pendant la fête ? La plupart reconnaissent que Lausanne avait raison dans le conflit.

Quelques-uns récriminèrent dans les journaux, l'un d'eux reprocha au Comité des fêtes de les avoir fixées « entre deux dimanches de communion ».

John Landry.

Pour rire. — Toto au dessert s'adresse à une dame, invitée par ses parents à dîner.

— Alors, dit-il, on va bientôt te cueillir, dis ?

— Pourquoi ça ? demande la dame stupéfaite, à la grande consternation des parents de Toto.

— Mais parce que maman disait l'autre jour, que tu commençais à devenir mûre !

Lever de lune. — Une bonne femme qui a l'habitude de se coucher de bonne heure, se trouve par hasard assez tard dans un village assez éloigné du sien où elle assiste au lever de la pleine lune.

— Oh ! fit-elle émerveillée, quelle belle lune vous avez chez vous !... Chez nous, on n'en a rien qu'un croûte petit morceau.

Le menuisier dépité : — Je ne sais pas ce qu'il y a avec cette planche, voilà trois fois que je la rogne, trois fois elle est trop courte.

SI MON CŒUR AVAIT DES AILES

(Sonnet.)

*Je voudrais, m'écris-tu, que ton cœur ait des ailes
Pour s'en aller vers moi durant les soirs d'été
Où l'air doux me poussant à plus de volupté
Me ferait inventer des caresses nouvelles.*

*Moi j'aimerais aussi ; j'y joindrais toutes celles
Dont les effleurements, jadis, avaient été
La cause qui mettait en nous de la bonté,
Et te faisait trouver nos existences belles.*

*Oui, je désirerais pouvoir te consoler
D'être seule, éloignée ainsi de moi qui t'aime...
Hélas ! mon cœur n'a point d'ailes pour s'envoler !*

*Et, si d'en posséder il avait le bonheur,
Il serait condamné de rester là, quand même,
Car il lui manquerait... l'hélice et le moteur.*

André Marcel.

MICUM

AIMEZ-VOUS les initiales ? On en a mis partout. Avouons que la mesure est comble. Si l'on ne réagit pas, bientôt le langage ressemblera à ... au fait, nous ne savons à quoi il ressemblera, sinon à une énigme perpétuelle.

Tous les jours, depuis des mois, peut-être plus, les journaux servent à leurs lecteurs du ou de la MICUM.

— Hein ! qu'avez-vous dit ?...

— Du micum, mon cher Monsieur, ou si vous voulez du M. I. C. U. M.

— Pas possible. Et qu'est-ce donc que ce monstre-là ?

— Parbleu, c'est un gaillard à cinq têtes, et je vous assure qu'il se porte bien, qu'il ne songe pas à débarrasser le plancher. Comme Mac-Mahon, il dit : J'y suis, j'y reste !

Pauvre de nous ! Mais enfin, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Quand vous le saurez, — plusieurs, par devoir professionnel ou professoral ou d'hommes du monde cultivé le savent déjà — vous reconnaîtrez que c'est simple comme bonjour. N'est-ce pas, à notre époque, où l'on va vite, où, en typographie, il faut ménager les lettres, ou, en éloquence, il faut ménager les cordes vocales, ou en science, il faut tout traduire instantanément à notre époque, disons-nous, on éprouve le besoin de pratiquer la loi du moindre effort. Supposez, par exemple, que je veuille vous dire que la mission d'ingénieurs pour le contrôle des usines et des mines a fait de beaux projets. C'est une phrase de seize mots au moins. Parions qu'elle peut se réduire en cinq mots et quatre lettres. Voici : La M. I. C. U. M. a fait de beaux projets. Et moi un article pour le Conteur !

L. M.



L'HÉRITAGE DE LA TANTE LUCIE

(Fin.)

Un soufflet, appliqué de la main de Lucien, ferma la bouche de Victor.

— Va te cacher, va te coucher, reprit le filleul, pâle de colère et d'indignation. Dieu t'entend et il te punira comme tu le mérites. Parler ainsi de la meilleure des femmes, de celle qui t'a recueilli, ramassé sur le pavé, qui a été pour toi plus qu'une mère, oui, plus !... Toi qui manges son pain, toi qui la flattes...

— Tu vas le lui répéter, comme je te connais ? fit Victor qui paraissait un peu penaud et craintif.

— Sois tranquille. Je n'en dirai rien.

Lucien s'en alla, vivement.

Ni lui ni Victor n'aperçurent une ombre blanche, debout derrière eux, et qui disparut subitement derrière le voile des rideaux.

Lucien parti, le neveu rentra à la maison. Il était un peu pâle, le pas mal assuré. Peut-être avait-il un peu honte de sa personne, à ce moment où l'effet de « son verre » se dissipait.

Il entra doucement dans la chambre de sa tante.

Celle-ci avait les yeux clos. Victor resta debout devant le lit, un gentil sourire sur les lèvres, selon sa coutume en pareil cas.

Lucie ouvrit les yeux, regarda fixement son neveu et referma les paupières.

— A-t-on dormi, petite tante ? interrogea affectueusement Victor. Comment va-t-on ?... On ne répond pas ?

La tante, en effet, ne répondit pas. Victor, vaguement inquiet, la baisa au front, sans qu'elle fit un mouvement. Ensuite, il sortit de la chambre.

La Louise Pittet revint, pour faire le café.

— Ah ! ça, que s'est-il passé ? dit-elle à Victor. J'avais laissé votre tante calme, plutôt mieux, disposée à causer, bien éveillée... Et je la retrouve toute « moindre », raide, muette et toute pâle, avec une de ces figures qu'on la dirait déjà presque à la mort... Est-il venu quelqu'un qui l'a fatiguée ou qui lui ait conté une histoire qui lui a tourné les sangs ?... Ça m'inquiète, moi... Il faudrait aller au médecin.

— Il n'est venu personne. La tante est restée seule, bien tranquille. Elle a dormi. Tout dépend de ce qu'elle a rêvé... On ne sait jamais ce qui peut lui avoir trotté par la tête...

La Louise trouva au neveu un certain air drôle, mais n'y prêta guère d'attention.

Toujours pâle, la bouche amère et plissée, enfermée dans son silence de glace, Lucie restait étendue sur son lit. On eût dit que quelque chose, un ressort vital et profond, s'était brisé en elle. Elle refusa toute nourriture, fermant invariablement les paupières lorsque son neveu s'approchait de son lit. S'il lui parlait, elle ne répondait pas, comme si elle eût été frappée de surdité.

Le lendemain, au matin, le médecin vint.

— Je n'y comprends rien, dit-il. Je crains pour sa raison. Observez-la, ma bonne. Elle reviendra dans quelques heures. Il faut qu'elle ait reçu un coup moral et mental. Vous dites qu'elle n'a pas eu de visites hier ?... C'est étrange, en vérité. Une cruelle et violente émotion, une secousse morale profonde pouvait seule expliquer la chose.

Le médecin prescrivit une potion chère qu'il fallait administrer sans retard.

— Prenez le premier train, mon garçon, dit-il à Victor et rapportez le remède au plus tôt. On ne le trouve qu'à Lausanne. Et je crois que vous devrez courir pour mettre la main dessus.

Le docteur s'en alla. Victor fut bientôt prêt. Avant de partir, il vint embrasser sa tante qui ne parut ni le voir ni l'entendre.

Le pas vif du jeune homme résonnait encore dans le jardin quand Lucie se dressa sur son séant, saisit fièvreusement le bras de Louise Pittet et dit, d'une voix agitée, mais nette :

— Louise, courez chez M. le notaire Pailly, ici, au village. J'ai à lui parler. Il faut qu'il vienne sur

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.